

BERNARD SCHREIER
LUC TRASSOUDAINÉ

LES SAIGNEURS
DE
LYON



LE CHOUCAS NOIR
(ÉDITIONS DU CHOUCAS)

chapitre 1

N'est-ce pas la tâche du photographe
de révéler la culpabilité et de désigner
le coupable dans ses images ?

Walter Benjamin

Comme la circulation est interdite dans le Centre Ville à partir de dix neuf heures, il était monté à Fourvière en fin d'après-midi et avait garé sa voiture sur le parking de l'esplanade de la Basilique, au sommet de la colline .

Pour le huit décembre, à Lyon, il fait toujours un temps de chien, et cette année ne dérogeait pas à la règle puisqu'une petite pluie fine inondait le pare brise de sa vieille R.25 .

La Basilique de Fourvière, tous les Lyonnais connaissent, parce que, comme le Sacré Coeur de Montmartre ou Notre Dame de la Garde à Marseille, elle est un peu la signature de leur paysage quotidien .

Avec ses tours qui symbolisent la Justice, la Force, la Prudence et la Tempérance, elle ressemble à un éléphant couché sur le dos les quatre pattes en l'air, ce qui donne une image plutôt insolite à cet édifice, fruit de la promesse sacrée d'un Archevêque qui avait fait vœu d'élever à la Vierge une église digne d'elle si elle stoppait l'envahisseur prussien .

Le vœu fut exaucé, la Basilique construite, et c'est la raison

pour laquelle elle dresse depuis un siècle son imposante imbrication de marbre et de granit bleu très haut au-dessus de la Saône .

Pour ne pas passer pour un inculte et répondre à d'éventuelles questions, il avait recherché le matin même dans les collections les papiers de ses confrères sur le huit décembre de l'an passé, afin de se remettre en mémoire les origines de cette fête qui mobilise une grande partie des Lyonnais et aussi beaucoup "d'étrangers qui ne sont pas d'ici", comme dit Guignol .

Pour la circonstance, il s'agissait, le huit décembre 1852, d'inaugurer sur le dôme en pain de sucre de la vieille chapelle de Fourvière, une statue de la Vierge en bronze doré . L'Archevêque voulait une fête illuminée et c'est pourquoi, malgré de grands orages et des menaces d'inondations, la population avait acheté des luminions pour en garnir toutes les fenêtres . Depuis, à cette date, la tradition se poursuit, bien qu'elle fût supprimée sous la révolution .

La nuit était tombée depuis plus d'une heure et la buée obscurcissait les vitres de sa voiture, transformant les lumières de la ville en un halo blafard .

" LYON, VILLE LUMIERE " titrent les journaux .

Alors le huit décembre les rues du centre s'illuminent de centaines de guirlandes électriques tendues entre les façades des immeubles . Les étalagistes rivalisent d'ingéniosité, les Meilleurs Ouvriers de France aussi, sculptant des statuettes en chocolat, en glace ou en saindoux . On danse au son d'orchestres improvisés, on chante avec les musiciens des rues, on joue avec les saltimbanques sur les places publiques et on boit des vins chauds dans les cafés ou aux buvettes des quais, pendant que, sur les fenêtres, brûlent des milliers de bougies multicolores à la gloire de la Vierge Marie .

Au matin, derrière les portes cochères on trouve des petites culottes et des portefeuilles vides . Les loubards aussi sont de sortie, mais rien n'empêchera jamais les Lyonnais de fêter celle qui

sauva leur ville de tous les maux .

Une forêt de parapluies commençait à déambuler des Terreaux à Bellecour . La montée aux flambeaux n'allait pas tarder à s'ébranler .

Chaque année, porteuses de torches, des centaines de personnes se rassemblent devant la Cathédrale Saint Jean avant de gravir, par la Rue Tramassac, les Montées des Chazeaux et de Saint Barthélémy, puis le Chemin du Rosaire, les pentes raides de la colline .

La pluie griffait le halo des réverbères . L'univers tout entier se diluait dans un ruissellement de fonte des neiges .

Au pied de la colline, la ville scintillait comme les bijoux d'une Reine sur un écrin de velours mouillé .

"Tu nous fais une cinq colonnes en largeur pour la une, on verra la dimension exacte sur le logiciel !" lui avait demandé le rédacteur en chef .

Ses confrères photographes couvraient la fête dans son ensemble . Il était chargé de la photo de première page, ce qui n'était pas une affaire, hormis un horaire très serré dû à l'heure de bouclage et à la réalisation de la quadrichromie .

La circulation étant interdite, il avait donc décidé, une fois son travail terminé, de rejoindre rapidement la gare du funiculaire qui n'est qu'à quelques centaines de mètres . Cette "ficelle", comme l'appellent les lyonnais, allait le descendre rapidement jusqu'à Saint Jean d'où il n'aurait plus qu'à traverser le Pont Bonaparte et à longer le Quai des Célestins jusqu'à son domicile .

Par chance, la pluie semblait se calmer un peu .

L'image était superbe . Le paysage luisait tel un gigantesque miroir d'améthyste . Même les branches des arbres brillaient au-dessus de la rivière dans laquelle les façades s'admiraient comme des divas .

Lorsque Cayatte tourna "Verdict" à Lyon, son chef opérateur avait demandé à ses assistants qu'ils fassent couler de l'eau le long du tablier du Pont de la Guillotière afin d'en mouiller la pierre . Ainsi, sous la lumière des projecteurs, son reflet dans le Rhône fut

si parfait que même Gabin et Sophia Loren qui, pour les besoins du film avaient rendez-vous sur le bas-port, en furent stupéfaits .

Il avait lui aussi su jouer avec cette lumière magique pour photographier la scène et avait bien l'intention d'en profiter encore ce soir .

Comme on venait de lui faire cadeau d'un immense parapluie, c'est donc encombré de cet objet, de son fourre-tout et d'un trépied Gitzo qu'il descendit les escaliers de la Tour de l'Observatoire .

Vue majestueuse et imprenable sur la ville . Écran noir saturé d'or et de reflets . C'était comme à travers le hublot d'un avion avant un atterrissage de nuit sur Paris ou Memphis . La Saône, la Seine, ou le Mississippi ressemblent toujours à un ruban de satin mordoré et bien lisse .

L'air froid se plaquait sur sa peau comme un linge mouillé, mais il ne pleuvait plus .

Devant lui, le chemin des Jardins du Rosaire serpentait sous les arbres avant de se perdre dans la nuit . La procession allait donc traverser sa photo de droite à gauche en se dirigeant légèrement sur lui, ce qui allait être beaucoup mieux qu'une vue de face où seuls les premiers rangs seraient éclairés par le flash, laissant la suite du cortège dans une méchante pénombre .

Il avait planqué des centaines de fois un peu partout, et avant chaque événement, certaines images lui revenaient en mémoire, des images qu'il n'aurait pas voulu faire, comme celle de la petite Omayra Sanchez piégée dans les débris d'un torrent de boue en Colombie, et dont l'agonie devant les caméras de télévision bouleversa le monde entier .

Déjà la clarté vacillante des flambeaux allumait les arbres en bas de la colline . La procession était en route .

Il ne lui fallut que quelques minutes pour installer le trépied, y visser son Nikon, faire la mise au point sur ce qui paraissait être l'entrée d'un petit tunnel devant laquelle elle allait passer, puis régler la vitesse d'obturation de son appareil au soixantième de seconde de façon à ce que la lumière des torches ait le temps de

s'impressionner sur le film .

Il avait opté pour de l'Ektapress 800 ASA car il devait travailler avec un diaphragme relativement fermé s'il voulait avoir un maximum de profondeur de champ .

La procession arrivait . Comme il était dans l'obscurité, les quelques personnes qui montaient étaient surprises de le découvrir avec tout son matériel, planté en bas des escaliers de l'Observatoire .

Les lumières s'approchaient lentement .

Quelques gouttes tombaient encore des arbres, il ouvrit donc son parapluie pour abriter l'appareil puis, à l'aide d'un long fil le relia à son flash .

La procession allait passer à une vingtaine de mètres, ce qui lui donnerait un diaphragme ouvert entre 4 et 5,6 en travaillant en manuel .

A droite il apercevait déjà les premiers flambeaux .

Il ferma son parapluie, laissa charger son flash et vérifia une dernière fois le cadrage .

Lorsque le défilé remplit les trois quarts de l'image il déclencha . Une fois . Deux fois . Trois fois . Quatre fois .

Il avait vu quelque chose mais il ne savait pas trop quoi . Une sorte de mouvement rapide, à la deuxième ou à la troisième photo, vers la porte d'entrée de ce tunnel, une porte en fer . Peut-être simplement un garçon et une fille qui s'embrassaient ...

Maintenant la procession passait à côté de lui, si près que la chaleur des torches lui chauffa les oreilles . Il en profita pour faire quelques gros plans pour ses archives, puis remballa tout son matériel car le temps pressait .

Comme la procession suivait les méandres du Chemin du Rosaire, il coupa en courant par les Jardins et parvint de justesse au pied des escaliers avant le premier rang du défilé . Grimper les marches quatre à quatre, poser son trépied et son parapluie dans le coffre de sa voiture, traverser la route et s'engouffrer dans la station .

La "ficelle" démarra aussitôt . Quelques instants plus tard il se faufila vers la sortie .

Place Saint Jean une foule compacte s'était rassemblée autour de jongleurs et de cracheurs de feu .

On aurait dit que toute la ville était dehors .

Rue Adolphe Max, les cafés étaient pleins à craquer . Il en était de même sur les quais qu'une jeunesse bruyante et excitée squattait jusqu'au pont Bonaparte .

Rembobiner son film ne lui prit que trente secondes, le temps que mit son ascenseur pour monter chez lui, au cinquième étage, Quai de la Pêcherie .

Une minute plus tard il le trempait dans le révélateur .

A présent les Reporters traitent les films à la machine, ce qui est beaucoup plus sûr au niveau de la régénération des bains et de leur température qui doit être constante et extrêmement précise .

Il eut tout juste le temps de sortir une petite bière de son réfrigérateur, de la boire en admirant les toits de la vieille ville et la Basilique encore éclairée comme un décor de Trauner que déjà sa pellicule sortait de la machine .

Tous les clichés semblaient corrects .

Il découpa soigneusement les quatre premiers puis les plaça dans le passe-vue du photoshop .

A présent les images apparaissaient parfaitement sur l'écran de son Macintosh . Il distinguait bien quelque chose d'anormal sur la partie gauche du troisième négatif mais le temps pressait trop pour élucider ce mystère .

Il choisit la première photo, la dimensionna sur cinq colonnes de façon à ce qu'elle puisse être recadrée à la mise en page, y rajouta un peu de densité et de contraste et la scanna sur le réseau du journal .

Depuis quelques années, les rotatives, la mise en page, le secrétariat de rédaction, la photogravure ainsi que tous les services administratifs ont été déportés dans la banlieue, ce qui a incité la Direction à adopter ce système de transmission qui évite aux journalistes d'incessants allers et retours .

La rédaction est restée dans les locaux du centre ville, et c'est ici qu'il se rendait maintenant, afin de faire le point avec ses

confrères qui assuraient le reportage de la fête .

Il avait la chance d'avoir un Macintosh et un Kodak Minilab à domicile, ce qui n'était pas le cas des autres Reporters qui scannaient leurs photos sur les logiciels du Service .

Richard Millet, avec la satisfaction du devoir accompli, son fourre-tout à l'épaule, arpentaient donc le Quai de la Pêcheurie en direction du journal .

Des groupes sortaient des cafés en chantant, d'autres, plus calmes, admiraient les vitrines . Quelques individus, le visage caché par des masques blancs semblaient écouter un orchestre de jazz .

Se masquer pour une fête religieuse ! ... Une bien curieuse idée ! Et avec des masques blancs . De jeunes provocateurs sans doute !

C'est ce que pensait le photographe en observant la foule qui traversait le pont en direction des vieux quartiers . Une foule électrique, nerveuse, impatiente, irritée . Grimpées sur les épaules des garçons, des filles hurlaient comme des possédées . D'autres buvaient de l'alcool à la bouteille . L'air avait une odeur de frites et de court-circuit .

Pourquoi y aurait-il eu du monde Rue de La Platière ? Une rue minuscule .

Le calme qui régnait ici contrastait vivement avec l'ambiance des quais . A croire qu'il entrait dans une ville morte .

Ses confrères étaient-ils de retour ?

Les masques blancs ... Qu'est-ce qu'ils foutaient là les masques blancs ? dans cette petite rue qui coupait vers le centre .

Quand Richard changea de trottoir il aperçut Lafleur au bout de la rue, puis une sensation de danger lui traversa l'esprit .

Quel danger ? Trois types avec des masques de carnaval, c'est tout !

Mais le huit décembre est une fête religieuse, pas un carnaval !

Lorsque qu'ils se mirent à tourner autour de lui il esquissa un sourire qui se figea très vite à la vue de la batte de base-ball que l'un d'eux venait de tirer de sous son manteau .

En voulaient-ils à son fourre-tout, à son Nikon, ou à son portefeuille ?

A peine eut-il le temps de réfléchir que la batte s'abattit sur son crâne . Plutôt sur son épaule, car il avait sauté adroitement de côté .

Avec le coup de savate que le joueur de base-ball venait de recevoir entre les jambes il n'était plus à la fête, le pauvre .

Il se rappelait encore un peu les kata que son prof de karaté lui avait appris, ce qui lui permit de distribuer sans se faire mal quelques tsuki bien appuyés, mais un second coup de batte derrière la tête l'expédia dans ce royaume où plus rien n'existe sinon le néant, cet affreux vide glacial, aussi opaque qu'un film voilé, qui ressemble étrangement à la mort .

A la mort ou aux quelques secondes qui la précèdent . Dans cette sorte de flou douloureux aux contours imprécis, à l'instant où l'esprit hésite entre l'abandon et la lutte .

Une force sembla l'empoigner pour le sortir de ce gouffre qui l'attirait et dans lequel il aurait bien plongé pour échapper à ce monde où il n'était qu'un survivant à l'agonie .

Lorsqu'il reconnut Lafleur, celui-ci rassemblait les morceaux de son appareil .

Le sang coulait sur son front .

– C'est toi, fit Richard, s'efforçant de recouvrer ses esprits, je crois bien que des types m'ont assommé .

– ... Ils vous ont pas fait de cadeau !

– Et je sais même pas pourquoi !

– Faut vous faire un peu rafistoler, Monsieur Richard, je préviens le SAMU .

– Avertis d'abord mon frère . Mon portable est dans ma poche gauche, les deux numéros où on peut le joindre sont collés au dos

– Demande Paul Millet .

Le SDF fouilla la poche indiquée, hésita quelques secondes avant de trouver les bonnes touches de l'appareil, puis composa le premier numéro .

Richard se tenait la tête à deux mains .

– Ca sonne mais ça répond pas ! annonça Lafleur au bout de quelques secondes .

– Fais l'autre numéro, c'est celui de son bureau .

– Ca sonne ! fit-il .

– O.K, c'est bon . Laisse bien sonner .

– ... Quoi ... la police ... Je suis chez les flics ? ... putain, c'est quoi ce turbin ! s'étonna Lafleur qui n'avait pas une grande estime à l'égard de tout ce qui portait un képi .

– Demande le Commissaire Millet, de la Police Judiciaire .

Lafleur répéta timidement la question .

Le planton du standard ne savait pas où il était . Ce n'était pas ce Commissaire qui était de permanence .

– On me dit qu'il n'est pas de permanence ! articula Lafleur .

– Ah oui, c'est vrai, j'avais oublié ... il est encore en vacance ... Raccroche ! souffla le photographe .

Lafleur, qui l'avait adossé contre le mur, glissa l'appareil dans sa poche et courut à la buvette du Quai saint Antoine téléphoner au SAMU .

"Un ivrogne" pensèrent sans doute les quelques quidams de passage en jetant des regards désapprobateurs sur ce pauvre type, groggi et ensanglanté .

Pendant ce temps, Richard essayait de réfléchir au pourquoi de cette agression .

Lorsque l'ambulance s'annonça toutes sirènes dehors, il n'avait toujours pas trouvé la réponse .

chapitre 2

Ces masques blancs avec ces trous vides à la place des yeux !
C'était drôle de les voir danser avec Lafleur.

Il avait fixé une lentille prismatique à trois faces devant son objectif et il faisait pivoter la monture sur elle-même, ce qui multipliait les images dans le viseur.

Il y avait aussi une voix qui venait d'on ne sait où, une belle voix de femme.

– Monsieur Millet... Monsieur Millet...

C'était lui Monsieur Millet. Richard Millet. Mais qu'est-ce qu'elle lui voulait cette femme ?

Le mouvement des masques s'accélérait. Lafleur avait disparu.

– Monsieur Millet... Monsieur Millet... La voix était douce.

C'était dingue la vitesse à laquelle ils tournaient maintenant.

Ils n'avaient pas de bouche et leurs yeux faisaient un cercle noir sur la photo tellement ils tournaient vite. Il n'y avait plus que ce cercle noir et du blanc tout autour, et cette voix douce.

– Monsieur Millet ?

– Oui !...

Les masques cessèrent de tourner, puis disparurent, sauf un. Alors il dévissa sa lentille et l'image redevint normale.

Il s'avança, l'œil collé au viseur de son Nikon.

– Monsieur Millet ?

Il répondit, mais il avançait toujours sur ce masque scotché au centre de la photo, jusqu'à ce que le trou noir de l'œil occupe toute l'image.

C'était derrière cet œil que Laurence était cachée.

– Monsieur Millet... réveillez-vous !

Bien sûr qu'il allait se réveiller. Mais pourquoi elle l'appelait

Monsieur Millet alors qu'ils se connaissaient depuis deux ans ?

Maintenant l'infirmière était penchée au-dessus de lui et ses cheveux lui cachaient le nez.

Il était réveillé.

– C'est bien ! dit-elle.

– Mais... j'ai été opéré ?

– Non... on vous a juste endormi trois minutes pour vous recoudre le cuir chevelu.

Laurence n'était pas là, mais tout lui revenait d'un coup. Même Lafleur et les masques qui dansaient tout à l'heure devant ses yeux.

Ici, tout était blanc : le lit, le plafond, les murs, la blouse de l'infirmière et les masques qui avaient disparu.

Il passa une main sur sa tête. Elle était bandée.

– On va vous faire un autre pansement ! Murmura la dame en blanc en remontant ses oreillers, et vous faire des antibiotiques et une antitétanique.

– Si vous voulez... puis après il faut que je parte !

– Partir !... vous avez perdu connaissance, vous devez rester encore vingt quatre heures en observation.

– Oui, je sais, mais je vais vous signer une décharge.

– Ce n'est pas raisonnable, après un coup pareil sur la tête vous risquez d'avoir des vertiges.

– D'accord, mais allez quand même me chercher le docteur... s'il vous plaît, on s'arrangera tous les deux.

Il s'était déjà retrouvé plusieurs fois à l'hôpital pour différentes raisons et il n'avait pas l'intention d'y rester plus longtemps que d'habitude.

Le docteur lui donna quelques cachets qu'il devait prendre en cas de mal de tête, et il signa une décharge.

Comme l'hôpital Édouard Herriot est un peu excentré, c'était normal qu'il n'y ait pas foule à la sortie.

Il était presque minuit. Il pleuvait de nouveau et le froid était si vif qu'il grelottait en se dirigeant vers la station de taxis, Place d'Arsonval.

L'infirmière lui avait fait un pansement plus petit qui lui faisait une calotte blanche derrière la tête et le chauffeur le regarda comme s'il venait de s'évader d'un hôpital psychiatrique.

– Ou allez- vous ? demanda- t- il en pliant son journal.

– Quai de la Pêcherie !

– J'sais pas si j'vais pouvoir traverser le Pont de la Guille ! grogna- t- il en démarrant.

– Essayez toujours, peut-être que les flics ont fichu le camp !

– Ouais, ça se peut, parce qu'avec ces fêtes à la con on peut plus circuler !

Le Cours Albert Thomas était tout illuminé, le Cours Gambetta aussi. Des guirlandes en forme d'étoiles semblaient suspendues dans l'air si bien qu'on se serait presque cru à Las Vegas.

A mesure que le taxi approchait du centre, la foule des badauds devenait de plus en plus dense, mais on sentait déjà que la fête touchait à sa fin. Le retour de la pluie, sûrement, avait abrégé un peu la soirée.

Comme il l'espérait, la circulation était rétablie et il en profita pour demander au chauffeur de le monter jusqu'à Fourvière pour récupérer sa voiture.

C'est à ce moment là qu'il repensa à son portefeuille. Bien entendu il avait disparu, ainsi que son carnet d'adresses. Heureusement qu'il avait toujours quelques billets dans la poche de son pantalon.

Dans le centre il y avait encore du monde. Des groupes

rassemblés autour des marchands de frites et de saucisses.

Lorsque le taxi traversa la Place de la République il essaya de repérer les masques blancs, mais il ne distingua qu'une forêt de parapluies et des jeunes qui braillaient en brandissant des bouteilles.

– Bande de cons ! lâcha le chauffeur... on devrait la supprimer cette fête... avec tous ces mecs qui cherchent la merde... je me demande à quoi ça sert des fêtes pareilles !

A présent le taxi filait sur le Pont Bonaparte. De l'autre côté il y avait encore pas mal de monde, surtout dans la Rue Saint Jean qu'il aperçut furtivement sur sa droite.

La Montée du Chemin Neuf n'était plus encombrée. Le taxi le laissa à l'entrée du parking de l'esplanade. Il régla la course et courut jusqu'à sa voiture.

Dans son crâne, c'était une vraie bastonnade.

La pluie était glacée.

Il ouvrit rapidement son coffre d'où il en extirpa un bonnet de ski dont il se coiffa aussitôt.

Une douzaine de voitures stationnaient encore sur ce parking lugubre que quelques réverbères douchaient d'une lumière aussi froide que cette pluie qui fouettait les murs de la Basilique et noyait la ville par-delà le garde-fou.

Sortir du parking ne lui prit que quelques secondes et c'est en éternuant comme un malade qu'il descendit vers le centre. Les lumières des voitures lui griffaient les yeux. Il avait un sérieux coup de pompe.

C'est devant chez lui, en faisant son créneau qu'il repéra Lafleur qui sortait de "Chez Anne Marie", le café d'à côté. Le temps de fermer sa voiture et il était là, l'air inquiet.

– Alors Lafleur, quoi de neuf ? dit-il.

– Ah ben... c'est à vous qu'il faut demander ça ?

Il était temps qu'il prenne les cachets que le docteur lui avait donnés parce que ça n'allait pas fort du tout.

– Venez... j'ai votre sac et votre téléphone ! reprit le SDF.

Depuis peu il vendait des fleurs à la sortie des boîtes de nuit. Les fleuristes de la Place Bellecour lui faisaient cadeau des fleurs

défraîchies, ce qui lui rapportait de quoi s'acheter à manger chez l'épicier du coin.

– Venez avec moi.

Il lui emboîta le pas en éternuant, jusqu'à son dernier domicile, une sombre allée de la Rue Dubois.

– Je crois que bientôt j'aurai un appartement, dit-il, une ancienne conciergerie que m'a trouvé le bureau d'Aide Sociale. Tenez, j'ai récupéré tout ça. L'appareil, ils l'ont cassé en le jetant par terre. Je sais pas ce qu'ils ont fait de la pellicule !

– Il était vide ! grogna- le photographe en découvrant son portable et les débris de son Nikon au fond du sac.

Lafleur avait l'air aussi atterré que lui.

– Rien de grave ? demanda- t- il en montrant le bonnet de ski qui recouvrait le crâne de Richard.

– Je ne pense pas. Tiens... pour te remercier... c'est le dernier qui me reste.

En voyant le billet de cent francs que lui donnait le photographe, Lafleur s'inclina.

– Merci, Monsieur Richard.

– C'est moi qui te remercie !

– Buvez donc un coup ça vous fera du bien.

Il lui tendait un litre de rouge.

– Non, tu es gentil, je vais te laisser, je te reverrai demain... bois pas trop !

Lafleur n'était pas un ivrogne. Il s'envoya quand même un bon coup de rouge, se gratta la tête et lui tendit une main sale qu'il serra affectueusement.

En sortant il ferma la porte d'allée derrière lui. Il imagina la détresse de ce pauvre type, seul, s'allongeant sur sa couverture, vers l'entrée de la cave, là où personne ne le dérangerait.

C'est lorsque le photographe arriva de nouveau devant chez lui qu'il s'aperçut qu'on lui avait aussi volé ses clefs.

Une seule solution, pensa- t- il : sonner chez le voisin en priant pour qu'il soit là.

C'était un couple sympa qui se couchait tard, toujours prêt à rendre service.

En ce moment, Richard Millet habitait seul six jours par semaine parce que Laurence enseigne la musique dans un lycée de Dijon. Évidemment, chez lui, c'était un peu le foutoir, d'autant plus que sa petite " Perle de Lisbonne ", comme il l'appelait, n'était pas venue faire le ménage depuis une dizaine de jours. Comme elle devait venir demain, ça le rassurait au niveau de ses chemises et de ses chaussettes.

Toutes ses diapos, par contre, étaient très bien classées, comme ses négatifs, bien répertoriés dans l'alcôve qui lui servait de labo.

" Viens donc dormir à la maison ", lui proposa même son voisin de palier dans l'interphone, tu iras voir un serrurier quand il fera jour !

Lorsqu'il découvrit son visage dans l'ascenseur il le prit d'abord pour celui d'un autre, celui d'un type au teint jaunâtre, avec des yeux moulés dans de la cire molle et des joues qui lui rentraient tellement dans la mâchoire qu'il aurait pu les mordre.

Il éternua un bon coup et ôta doucement son bonnet. Le résultat était encore pire. Avec tout l'arrière du crâne rasé il ressemblait à un moine.

Demain il verrait tout ça de plus près. Pour l'instant il n'avait qu'une envie : prendre ses cachets et dormir.

Sur le palier du cinquième étage il y avait une drôle d'odeur. Une odeur de gaz asphyxiant. Qui prenait la tête et débouchait le nez et les évièrs.

C'est en éternuant qu'il découvrit que sa porte était ouverte et que cette odeur venait de chez lui.

– Ben... Qu'est-ce que tu fais ? demanda soudain Fernand qui venait de sortir sur le palier.

Richard restait là, sans comprendre, pendant que son voisin louchait sur son pansement, découvrait la porte ouverte, et reniflait cette odeur d'acide.

– Touche à rien ! articula le photographe avant de lui demander

un verre d'eau bien fraîche.

Sa tête semblait vouloir sortir de sa boîte crânienne.

Il posa son fourre-tout et avala les deux cachets que Marie-France, la femme de Fernand, lui apportait.

Rien qu'en la regardant, l'air ahuri, il saisit soudain le cocasse de la situation.

– J'appelle la police ? demanda-t-elle, la voix blanche.

– Attends, je vais d'abord voir ce qu'il en est !

Fernand l'avait suivi.

– Ne touchez à rien ! fit-il.

Rien ne semblait avoir été ni saccagé, ni volé, ce qui le rassura sur l'état de sa collection de Leica qui occupait toute une vitrine entre la cheminée du salon et la porte-fenêtre du balcon.

Son canapé, ses bibelots souvenirs, le tapis, les tables, les chaises, tout était parfaitement en place.

Il manquait cependant quelque chose, mais quoi ? Il lui semblait que le salon était à moitié vide.

L'odeur était insupportable.

Et puis sa porte ne s'était pas ouverte toute seule.

– Ça vient de là ! lança soudain Fernand, le doigt pointé vers la salle d'eau, au bout du couloir.

Richard éternua encore une fois en se tenant la tête à deux mains tant elle était douloureuse.

– Ouvre tout s'il te plaît, sinon on va crever !

Pendant que Marie-France ouvrait les fenêtres il se dirigea vers la salle de bain. L'interrupteur était à gauche, il l'actionna.

Il lui fallut plusieurs secondes pour réagir, le temps que ses yeux fatigués transmettent sa vision à ses neurones en mauvais état.

Il resta pétrifié.

Dans sa baignoire, il aurait préféré y trouver un cadavre plutôt que d'y découvrir toutes ses archives baignant dans un cloaque épais et nauséabond. Toute la panoplie des produits d'entretien rangés sous son évier avaient dû y passer, sans compter les bidons de révélateur, d'hyposulfite et d'acide

acétique qu'il stockait dans son labo.

Il était anéanti. Peut-être même eut-il un léger malaise car il dût se cramponner au chambranle de la porte pour ne pas tomber.

Sous ses yeux, dix ans de sa vie avaient fondu.

Il était paralysé.

Pour lui, le coup était meurtrier, sadique, vicieux.

Dix ans de faits divers, de reportages sportifs, de portraits de personnalités, dix ans d'histoire du monde, de guerres, d'images d'hommes et de femmes, n'étaient plus qu'un magma noir et gluant. Ses boîtes de classement étaient éparpillées sur le carrelage, en miettes. Il y en avait jusque dans le couloir.

Il avait oublié que ses voisins étaient derrière lui et il manqua vomir sur leurs chaussures.

Ils le regardaient comme une bête malade qui vacille avant de tomber.

– Viens t'asseoir ! lui dit Fernand.

Marie-France était allée chercher une serpillière.

Il était vidé, glacé jusqu'aux os.

– Laisse tout comme ça, viens chez nous cinq minutes, avec les fenêtres ouvertes tu vas choper la crève.

Il n'écoutait pas car il venait de penser à son ordinateur qui était sûrement détruit.

Trois secondes plus tard il entra dans l'alcôve qui lui servait de labo, mais tout semblait en parfait état. Les rayonnages sur lesquels étaient classées ses archives avaient été arrachées, mais son scanner et son ordinateur n'avaient pas souffert. Seuls les verres du passe vues de son agrandisseur 24x36, un vieux Durst, étaient cassés, mais il en avait plusieurs de rechange.

Le plancher, recouvert de négatifs et de diapos ressemblait à un sous-bois d'automne.

– Heureusement que Laurence n'est pas là ! marmonna Fernand.

– Ça y est !... souffla soudain Richard, maîtrisant une furieuse envie d'éternuer... Ce sont les portraits de Laurence qu'ils ont volés !... dans le salon... les portraits de Laurence, accrochés aux murs...

- Ils devaient chercher quelque chose !
- Quand même pas les photos de la montée aux flambeaux ?
- Je les ai laissées dans le passe vue du scanner, elles y sont encore, regarde !
- Si c'est ça qu'ils cherchaient ils n'ont pas eu l'idée de regarder dans ce machin. Ce sont des photos compromettantes ?
- Pas que je sache.
- Allez viens, on va téléphoner à la police.

Fernand le tirait par la manche.

Ils marchaient sur la pointe des pieds pour ne pas abîmer les pellicules qui jonchaient le plancher comme des feuilles mortes.

Tout était détruit. Richard en avait les larmes aux yeux. Demain, sa petite " Perle de Lisbonne " aurait du travail.

Marie-France préparait un potage qui allait le réchauffer, et lui disait des mots réconfortants.

Bien sûr qu'il allait s'en remettre, mais pour le moment il accusait sérieusement le coup.

Fernand avait la permanence en ligne et expliquait rapidement l'affaire à un Inspecteur.

Ils arrivent dans un petit moment ! dit-il en reposant le combiné. Ils sont débordés mais ils vont venir quand même.

Au niveau nausée ça allait un peu mieux, aux niveaux tête, moral et rhume, rien n'avait changé, mais il savait que d'ici une petite demi-heure, grâce aux cachets, son état général allait s'améliorer.

Demain il téléphonerait à Laurence pour lui raconter un petit peu ce qui s'était passé, de façon à ce qu'elle ne soit pas trop surprise de ne plus voir ses portraits en rentrant.

Fernand était pensif.

- Si ça se trouve ils étaient là quand nous sommes revenus des illuminations, mais on n'a rien entendu !
- C'était quelle heure ?
- A peu près onze heures.
- Non, ils étaient là bien avant, ils sont venus tout de suite après m'avoir assommé.

- Mais c'est quoi ces photos que tu as dans ton machin ?
- Des photos de la montée aux flambeaux. J'en ai envoyé une au journal, mais elles n'ont rien d'extraordinaire !

Il oublia volontairement de parler de cette chose étrange qu'il avait découverte sur son troisième cliché.

- Ils en voulaient sûrement à tes photos ! reprit Fernand. Je ne sais pas lesquelles, mais puisqu'ils n'ont pas touché à tes appareils c'est qu'ils cherchaient autre chose.

Ce qui paraissait d'une logique incontestable.

- En fait je ne sais pas si je n'aurais pas préféré qu'ils me volent mes Leica. Une collection, ça peut toujours se refaire. Depuis dix ans je collectionne les Leica, j'en ai même un en or ! Non, vraiment les vandales en voulaient à tout autre chose qu'à ma collection. Et pourquoi voler les portraits de Laurence ?

- Ah ! lança soudain Fernand, surpris par la sonnerie de l'interphone... Oui...

Marie-France annonça au même moment que le potage était prêt.

- Je crois que tu vas être obligée de le mettre à réchauffer, la permanence de la Sureté est déjà là ! annonça son mari.

Dormir et rêver que tout ça n'était qu'un cauchemar !

Pour Richard, la nuit allait être longue.